



## Pluie contestataire sur le Printemps de Bourges

Marquée par les concerts fiévreux de Public Enemy, Keny Arkana ou Alpha Blondy, la soirée reggae et hip-hop a propagé une odeur de soufre sur le festival berrichon.

# Sous la pluie de Bourges, six mille poings levés

Portée par Public Enemy, la soirée hip-hop et reggae du festival a diffusé une odeur de soufre – et de ganja

## Musique

### Bourges

Envoyée spéciale

Le Printemps de Bourges propose une soirée reggae chaque année, tant le genre est universel et continue à séduire jusque dans nos campagnes, y compris au centre (presque) exact de la France. La trente-septième édition du festival berruyer, qui se termine dimanche 28 avril, s'est conformée à cette règle d'or, mais en a bousculé les usages, en imposant aux pacifistes adeptes de Jah de partager l'affiche avec des guerriers du hip-hop.

Vu sous cet angle, c'est le mariage de la carpe et du lapin, mais on en comprend la logique après six heures passées sous le chapiteau

Bien sûr,  
les silhouettes se sont  
épaissies après  
deux décennies  
de consommation  
de crème de maïs

du W, vendredi 26 avril, en compagnie de Cody ChesnuTT, sorte de bluesman hip-hop d'Atlanta (Géorgie), des Anglo-Caribéens Steel Pulse, de l'Ivoirien Alpha Blondy, de la Marseillaise Keny Arkana et des vétérans du rap engagé de la Côte est des Etats-Unis, Public Enemy. Après une telle douche contestataire, on ne pourra plus jamais dire que la musique est neutre.

Dehors, il pleut des cordes, on patauge. Dedans, le passage en revue du répertoire maison par Steel Pulse, la chaleur du coude-à-coude et les fumées odorantes donnent des certitudes – pour la paix, contre l'injustice. Le chanteur David «Dread» Hinds, fondateur

de Steel Pulse en 1975 à Birmingham, a gardé sa virginité vocale tout en laissant son groupe être happé par Rock Against Racism en 1978 et le mouvement punk. *Ku Klux Klan*, leur premier album édité par Island, le label de Bob Marley, est une charge très rude contre le racisme. Leur dernier, *Paint It Black*, paru en février, est un hommage à l'Américaine Rosa Parks, la jeune couturière noire qui refusa en 1955 de céder sa place dans l'autobus à un passager blanc. Le temps d'un best-of (*Babylon the Bandit, Can't Stand It...*), la tribu occupe la scène berruyère, colorée, cuivrée, commerciale aussi, dreadlocks bien ordonnés.

Et voilà, comme une bombe, Alpha Blondy, 60 ans, appétit d'ogre. Le cheveu abondant, la casquette aux couleurs rastas, le veston impeccable. Son dernier album, publié en mars, *Mystic Power*, ne compte pas parmi ses meilleurs. Mais l'Ivoirien a pris une nouvelle jeunesse. Il a deux danseuses et choristes, des cuivres, des lignes de basse et une rythmique impeccables. Il scande des appels à la paix « en Syrie, au Congo démocratique, en Irak, en Afghanistan, au Pakistan, en Israël et Palestine... » – la liste des pays blessés est longue. Il conclut par *Brigadier Sabari*, titre phare du reggae africain qui dénonce les violences policières, repris en chœur.

Alpha Blondy n'est pas un tendre. Corruption, évasion fiscale, pourrissement politique, tout y passe. Mais il a la nostalgie facile. Merci Bourges. Il y a chanté, raconte-t-il en scène, pour la première fois en 1987, le 24 avril – c'était quatre jours après la visite du président de la République François Mitterrand, venu, en réalité, rejoindre sa fille Mazarine, 12 ans, qui vivait son premier Printemps. Alpha Blondy poursuit : « *Tout à coup, j'ai vu arriver le grand Serge Gains-*

*bourg dans ma loge. Le grand Serge!* » L'acoustique est moyenne au W, l'accent ivoirien délicat, on comprend mal le nom. Mais Gainsbourg, en 1987, était bien là, débarquant à l'improviste dans les coulisses, caméra en main, réalisant un film fou et improbable sur le Printemps de Bourges.

En 1990, les Américains de Public Enemy, les « *prophètes de la rage* » sont invités dans le Cher –, le festival berruyer n'a jamais craché sur le rap, même si de rudes chauffourées dans les années 2000 lui ont fait réduire la voilure. Ces enfants de Long Island, de Malcolm X et de Louis Farrakhan, viennent alors de publier *It Takes a Nation of Millions to Hold Us Back*, l'un des plus formidables disques de rap américain, suivi du non moins saisissant *Fear of a Black Planet*. Ils y racontent le désarroi de la communauté noire américaine, dévorée par le crack, le chômage, la violence. Leur sigle, une silhouette portant béret posé sur une cible, est un message à tiroirs : ils voudraient bien dégommer leurs oppresseurs, radios et maisons de disques comprises, mais ce sont toujours eux, les jeunes afro-américains, qui sont dans les viseurs.

Professor Griff, « ministre de l'information » du groupe depuis 1986, est alors obligé de fournir des explications floues sur les propos jugés antisémites qu'il a tenus à propos du conflit israélo-palestinien ; les rodomontades anti-gay de Flavor Flav, petit macho poignant et freluquet, passent mal. Chuck D assure d'une voix de baryton le sérieux du penseur. Bien sûr, les silhouettes se sont épaissies après deux décennies de consommation de crème de maïs, mais avec DJ Lord aux platines, les sempiternels soldats-danseurs en treillis, The S1W, l'équipée demeure belle, musclée de sirènes outrancières, baignée d'un univers sonore prenant, ironique, et menée par une





« bass-line » à faire trembler l'oreille interne.

Au milieu de cette affiche de quinquas, si ce n'est sexagénaires, Keny Arkana, 30 ans, fait figure de bambin. Elle a déjà affronté de grandes salles, quand, à ses débuts, elle faisait la première partie de Manu Chao. Elle a su forger des fidélités depuis. Elle a ses fans, des acquis, qui chantent par cœur *J'm barre*

(« *Libre ça m'suffit c'est impec!* »), composé en 2006, et scandent en sautant très haut, poings levés « *La rage du peuple, la rage du peuple* ». Six mille poings levés, c'est toujours impressionnant. Tête à claques, caractérielle, entière, Keny Arkana est une rappeuse engagée. Elle milite, côté alternatif et altermondialiste, elle tient en horreur les foyers pour enfants dissidents

où elle fut accueillie à chaque fugue (la première à 11 ans). Avec son collectif, La Rabia del pueblo, elle vient de réaliser pour le Web un documentaire à charge contre Marseille-Provence 2013, capitale de la culture – « *de la rupture* », selon elle, instrumentalisation de la culture à des fins politiques. ■

VÉRONIQUE MORTAIGNE



Chuck D, « MC » du groupe Public Enemy, sur scène à Bourges, vendredi 26 avril. VERVHET/DALLE POUR « LE MONDE »

### Aurélie Filippetti voit l'avenir en vinyle

Toujours sensible à la venue de personnalités politiques, le Printemps de Bourges avait accueilli en 2012 le candidat François Hollande, entre les deux tours de la présidentielle. Vendredi 26 avril, Aurélie Filippetti a pris sa suite. La ministre de la culture n'a pas échappé à la tournée des concerts – Barcella puis Lou Doillon, après une visite à la cathédrale où elle tweete :

« *Cathédrale de Bourges puis Printemps de Bourges : patrimoine et création, les deux faces d'une politique culturelle dynamique.* » Elle s'est soumise au rituel de la rencontre avec les professionnels de la filière musique, toujours très nombreux au Printemps. Ceux-ci sont inquiets. Ils n'ont pas digéré l'abandon, fin 2012, du projet de Centre national de la musique et de ses 95 mil-

lions d'euros de budget promis par le gouvernement Sarkozy. Mais Aurélie Filippetti, saisie d'une bouffée d'optimisme, cite l'exemple positif du disque vinyle. Il aiguise les appétits créateurs, il s'échange, des magasins ouvrent, dit-elle, sans préciser que le microsillon est un poids plume : en 2012, il a représenté 1,3 % des parts de marché de la musique enregistrée.

